

31 DÉCEMBRE DIMANCHE	LA SAINTE FAMILLE	
Ep 5, 21 à 6, 4		
Albert Decourtray : L'Église de Bethléem		LC : BO DE EG
I Vp de Sainte Marie, Mère de Dieu		
01 JANVIER Lundi	SAINTE MARIE, MERE DE DIEU	
He 2, 9-17		
Max Thurian : La Mère de Dieu		LC : BI TH MD
02 Mardi	Saints Basile et Grégoire de Nazianze	
Ct 4, 1 à 5, 1		
Basile : Lecture et prière		LC : O BC LP
03 Mercredi		
Ct 5, 2 à 6, 1		
Proclus de Constantinople : Allons, regardons !		LC : B PR AR
04 Jeudi		
Ct 6, 2 à 7, 10		
Béa, Augustin : Amour authentique		LC : W AA Bé
05 Vendredi		
Ct 7 11 à 8, 7		
Luther : Fais tienne sa naissance		LC : B Lu FTS
06 Samedi		
Is 49, 1-9		
Pape François : Le peuple en marche voit une grande lumière		LC : B PM FP
I Vp de l' Épiphanie		

PREMIERE SEMAINE DU TEMPS ORDINAIRE 2 : B

07 DIMANCHE	EPIPHANIE DU SEIGNEUR	
Is 60, 1-22		
Pierre Chrysologue : Dans le ciel et sur l'eau		LC : CA PC CE
08 Lundi	BAPTÊME DU SEIGNEUR	
Is 42, 1-8 ; 49, 1-9		
Bernard Sesboüé : Le baptême chrétien		LC : CE SE BC
09 Mardi		
Gn 2, 4b-25		
Saint Bernard : Le sommeil d'Adam		LC : 11 02 Be
10 Mercredi		
Gn 3, 1-24		
Saint Ambroise : Au Paradis		LC : 11 03 Am
11 Jeudi		
Gn 4, 1-24		
Annick de Souzenelle : L'Homme devient un Dieu		LC : 11 04 SZ
12 Vendredi	Saint Aëlred	
Gn 6, 5-22 ; 7, 17-24		
Aëlred de Rielvaux : Les sommets de la Charité		LC : O AE SC
13 Samedi	Sainte Vierge Marie	
Gn 8, 1-22		
Saint Bernard : L'Aqueduc		LC : M Bd AQ
I Vp du Dimanche		

DEUXIÈME SEMAINE DU TEMPS ORDINAIRE 3 : A

14 DIMANCHE

Gn 9, 1-17

Saint Augustin : Déjà ressuscités

LC : F AU DR

15 Lundi

Saints Maur et Placide

Gn 11, 1-26

Adam de Perseigne : Le novice, homme nouveau

LC : O MP AdP

16 Mardi

Gn 12, 1-19

Jean Chrysostome : Quitte la maison de ton Père

LC : 11 12 JC

17 Mercredi

Saint Antoine

Gn 14, 1-24

Saint Athanase : La mort de saint Antoine

LC : O AO MO

Début de la semaine de prière pour l'unité des Chrétiens

18 Jeudi

Gn 15, 1-18

Vatican II : L'œcuménisme spirituel

LC : UU V2 OS

19 Vendredi

Gn 16, 1-16

Pape François : Une confirmation du chemin accompli

LC : UU CCA FP

20 Samedi

Bienheureux Cyprien Tansi

Gn 17, 1-27

Jean-Paul II : Comme le Père de la parabole

I Vp du Dimanche

LC : O CT JP²

TROISIÈME SEMAINE DU TEMPS ORDINAIRE 4 : B

21 DIMANCHE

Gn 18, 1-33

Augustin Béa : Abraham, l'ami de Dieu

LC : 11 00 Bé

22 Lundi

Gn 19, 1-17.23-29

Frère Roger Schütz : L'unité de la personne

LC : UU SC UP

23 Mardi

Gn 21, 1-21

Paul Couturier : Le scandale du Christ divisé

LC : UU Cou Sc

24 Mercredi

Saint François de Sales

Gn 22, 1-19

Saint François de Sales : Les pauvres sont évangélisés

LC : O FSM PE

25 Jeudi

CONVERSION DE SAINT PAUL

Ga 1, 11-24

Jean Chrysostome : Pourquoi me persécutes-tu ?

I Vp des **Saints Fondateurs**

LC : N PC PP

26 Vendredi

LES SAINTS ABBÉS FONDATEURS DE CÎTEAUX

Si 51, 13-30

Jean Leclercq : Le Nouveau Monastère

LC : O FO LN

27 Samedi

Sainte Vierge Marie

Gn 25, 7-11.19-34

Ephrem de Nisibe : J'accorde ma lyre

I Vp du Dimanche

LC : M EdN AL

L'ÉGLISE DE BETHLÉEM

L'Église de Bethléem, c'est cette femme et cet homme penchés sur un berceau en forme de mangeoire. Marie encore tout émue, mais rassurée par la présence de son merveilleux compagnon, médite "en les portant en son cœur" les événements qui viennent de bouleverser sa vie : la rencontre du messager de Dieu, l'annonce de l'impossible conception, la visite à Élisabeth, l'ordonnance impériale, le pénible voyage, le caravansérail inhospitalier, la recherche d'un abri de fortune, et puis, l'accouchement si étrangement paisible du beau bébé, fruit de sa foi autant que de son corps, à qui des bergers du voisinage et des mages de l'Orient sont venus rendre une bien mystérieuse visite.

Joseph veille sur l'enfant et sa mère : sur l'enfant, si proche et si lointain, qu'il a mission de protéger, de reconnaître et de nommer ; sur la mère, qui lui inspire tant de tendresse et de vénération. Serviteur disponible et vigilant, il attend que Dieu lui fasse signe à nouveau.

L'enfant dort, se réveille, sourit, pleure, boit avec bonheur le lait maternel, sourit encore, se rendort. Parfois, il s'agite un peu, murmure vaguement, sort le bras, essaye de se réveiller et ne le peut pas. À peine perceptible, sa respiration rythme le silence de la nuit. Une paix indicible inonde le cœur des parents. Inattendue comme le souffle qui s'exhale, l'existence éternelle emplie la chambre, égale à toutes ces pauvres choses innocentes et naïves. Quand il est avec nous, nul mal ne nous arrive.

L'Église de Bethléem, ce sont les bergers, ces fils d'Israël méprisés par la synagogue, marginaux résignés à leur statut de "pauvres du pays" ; soudain enveloppés de lumière, effrayés, vite apaisés, ils sont aussitôt envoyés par le messager céleste. Ils trouvent Marie, Joseph, le nouveau-né couché dans la mangeoire et s'en vont, tout joyeux, le raconter aux autres et le chanter à Dieu.

L'Église de Bethléem, ce sont les mages, ces fils de l'Orient, savants et religieux, conduits par un astre à chevelure d'or vers le Roi de leurs rêves. Ils se prosternent, offrent leurs cadeaux et s'en retournent chez eux en suivant le nouveau chemin que Dieu leur indique.

C'est après la Pentecôte dans la ferveur première de sa foi au Christ Ressuscité, que l'Église avec l'évangéliste Luc, auteur des Actes des Apôtres, et Matthieu, l'un des Douze, fait mémoire de la naissance de Jésus. Elle retient ces événements, les méditant elle aussi dans son cœur, comme Marie. Elle comprend qu'elle n'a d'autre berceau que celui de cet Enfant, d'autre Mère que la sienne. Elle s'émerveille de se reconnaître dans l'étable de Bethléem, ce premier cénacle. Elle sent se soulever en elle, comme les deux temps d'une même respiration, le double désir qui rythme sa vie : crier sur les toits la découverte inouïe et s'abîmer dans le silence de la contemplation. Elle se recueille en la Présence, dans l'attente du Second Avènement, et s'en va, pour le hâter, vers les quatre points de l'horizon. Elle se rassemble et se disperse, accueille et donne, adore et partage. Elle ne se lasse pas de rendre grâces.

Elle livre au Prince des ténèbres et à ses suppôts une bataille acharnée, bataille spirituelle qui prolonge la victoire décisive de son Seigneur sur le péché, la fatalité et la mort. Elle en sort souvent blessée, parfois martyrisée, jamais désespérée. Et du sein même de l'épreuve où l'entraînent ses combats, c'est avec une irrésistible allégresse, l'allégresse pascale, qu'elle entonne à la louange de la Gloire de Dieu le chant des Anges de Noël.

Église en Côte-d'Or - N° 150 - 19 Décembre 1980

La prise au sérieux du mystère de l'incarnation de Dieu et de sa véritable humanité rend légitime, et même exige une réflexion sur ce que signifie pour Marie cette maternité extraordinaire.

Par suite de la sobriété de l'Évangile, nous redoutons parfois une telle méditation, mais nous courons alors le danger de négliger la personne de Marie, la grandeur de sa maternité divine. Nous risquons de la considérer comme un instrument impersonnel de l'incarnation, et ainsi de minimiser la réalité même de cette incarnation. Peut-être inconsciemment, nous n'en ferions qu'une apparition de Dieu, au mépris des conditions vraiment humaines de sa présence : l'humble naissance, la maternité humaine de Marie, l'enfance humaine du Christ dans une famille et un milieu humain. Or ce caractère parfaitement humain de la maternité et de l'enfance du Christ est un élément essentiel du fait de l'Incarnation. Dans le Christ, Dieu est vraiment et totalement homme. Le dogme de la maternité divine de Marie est au service de cette mise en évidence de l'humanité du Christ. Appeler Marie "Mère de Dieu", c'est reconnaître que Dieu s'est incarné si totalement et si réellement en notre chair humaine, qu'Il a une véritable mère humaine, qu'Il a été un fils humain dans une famille humaine.

Dans cette perspective, nous avons le droit et même le devoir d'imaginer ce que dut être pour Marie cette maternité. Il n'est pas nécessaire pour cela de postuler, dès le début, une perfection de connaissance du mystère par Marie, ce qui n'ajouterait rien à sa perfection. Marie a une conscience et une connaissance immédiates du mystère de l'Incarnation : Dieu est en Jésus d'une manière unique et Jésus est vraiment le fils qu'elle a enfanté et qu'elle doit élever comme une vraie mère. Marie a une conscience et une connaissance directes du mystère du Fils de Dieu fait homme. Et cette conscience et cette connaissance initiales grandiront au fur et à mesure que Marie verra Jésus aller à sa mission. Par deux fois, l'Évangile nous fait entrevoir cette réflexion de Marie sur le mystère qui l'atteint : "Marie conservait toutes ces paroles et les méditait dans son cœur".

On peut imaginer l'émotion et la joie de Marie dans l'éducation de ce Fils divin. Combien de questions ne dut-elle pas se poser en face de cet être unique dont elle était la mère ! Combien dut-elle l'admirer et combien dut être grand le désir de le contempler et de l'adorer ! Ce contact immédiat de Dieu et de sa mère humaine n'a pu qu'entraîner Marie dans une vie de foi, de piété et de charité unique. Tenir dans ses bras le Fils de Dieu, vivre et manger avec lui, jouir de sa compagnie durant de longues années, ne pouvait que marquer profondément la vie de Marie.

Mais ne l'oublions pas, durant toute cette première enfance du Christ, Marie a vécu dans la foi aux promesses que Dieu lui avait faites lors de la conception et de la naissance de Jésus, et non dans la vision permanente d'un enfant prodige qui se manifesterait comme un Dieu. Et toute sa vie, elle restera la bienheureuse Croyante, celle qui vit de la foi, par excellence. Oui, Marie aussi, comme créature humaine, est sauvée par la foi et non par la vue.

Marie, Mère du Seigneur, p. 116 et s.

Le grand chemin pour découvrir ce qu'il faut faire, c'est la méditation des Écritures inspirées. En elles en effet, nous découvrons une règle de conduite pour nos actions ; de plus, dans les vies des bienheureux qui y sont décrites, images vivantes du genre de vie qui plaît à Dieu, leurs bonnes actions sont proposées à notre imitation. S'arrêtant donc davantage sur le point où il se sent déficient, chacun y trouve le remède qui convient à son mal, comme dans un hôpital pour tous.

L'amant de la sagesse lit et relit l'histoire de Joseph, et par-là, il apprend la pratique de la modération, voyant Joseph non seulement garder la continence devant les jouissances de la vie, mais encore persévérer habituellement dans la vertu. Il se forme au courage près de Job : celui-ci tombe dans un état de vie opposé à celui qu'il avait, et devient en très peu de temps pauvre, alors qu'il était riche, et sans enfants, lui qui avait de beaux enfants. Or non seulement il n'en est pas abattu, conservant en tout la noblesse de son âme, mais il ne s'irrite pas lorsque ses amis, venus pour l'encourager, augmentent sa peine.

Et encore, si quelqu'un cherche comment être à la fois doux et magnanime, comment faire preuve de colère contre le péché, mais de douceur à l'égard des hommes, il trouvera le noble David, courageux à la guerre, doux et patient dans ses ripostes à ses ennemis. Tel fut aussi Moïse : il se dressait en grande colère contre ceux qui offensaient Dieu, mais supportait d'une âme paisible les calomnies lancées contre lui.

Et comme ceux qui peignent des portraits d'après nature jettent souvent les yeux sur leur modèle et s'efforcent d'en traduire tous les traits dans leur tableau, celui qui s'efforce d'être parfait en toutes vertus doit ainsi jeter les yeux sur les saints comme sur des images vivantes et agissantes, et les imitant, faire sien le bien qui est le leur.

Les prières, à leur tour, succédant aux lectures, trouvent l'âme rajeunie et mieux disposée, travaillée par le désir de Dieu. C'est une belle prière que celle qui imprime dans l'âme une claire pensée de Dieu. C'est être une habitation de Dieu, c'est avoir Dieu installé en soi par le souvenir. Nous devenons ainsi un temple de Dieu quand les soucis terrestres n'interrompent pas la continuité de ce souvenir, lorsque des émotions inattendues ne troublent pas l'esprit, et que, fuyant toutes choses, l'ami de Dieu se retire près de son Seigneur. Ayant chassé toutes les impulsions qui le poussent au vice, il s'attache aux pratiques capables de le conduire à la vertu.

PROCLUS DE CONSTANTINOPE

ALLONS, REGARDONS !

L'objet de la fête de ce jour est magnifique et merveilleux. Magnifique : il procure aux hommes un salut surprenant ; il est merveilleux : l'enfantement dont il est question triomphe de la loi de la nature. La nature comprend qu'une mère mette au monde un enfant, mais la grâce produit une mère et la garde vierge : elle nous présente une mère restée vierge.

Ô terre non ensemencée, tu produis un fruit céleste ! Ô Vierge, tu rouvres le Paradis pour Adam ! Que dis-je ? Tu es toi-même un Paradis plus merveilleux ! Celui-là était une terre cultivée par Dieu, tandis que celui-ci a pour culture la chair même de Dieu ! Accourez donc vous tous, dansons en chœur, non pas pour célébrer les noces de la Mère de notre Seigneur, car elle n'est pas initiée aux noces et ne connaît pas l'union nuptiale, mais pour honorer l'enfant de l'inépousée. Car elle est vraiment mère, sans union charnelle, elle ne connaît pas d'homme.

Allons, regardons cette pierre non taillée que n'a pas touchée le ciseau de l'artisan. Allons, regardons la marche invisible du navire qui parcourt la mer : il enfonce sous les flots l'initiateur du mal, il repêche l'homme, premier modelé. Allons, regardons le serpent spirituel qui s'attache à la fille d'Ève et annule la dette de la désobéissance. Allons, regardons la lumière de la divinité qui se laisse entrevoir, émettant les rayons de sa grâce à travers un corps vivant.

Que viennent les femmes, car la femme ne présente plus l'arbre de la mort, mais elle enfante le fruit de vie ! Que s'empressent les vierges, car une vierge enfante : elle ne perd pas sa virginité, mais la garde à jamais ! Qu'accourent les mères : voici une vierge mère qui remplace l'arbre de la désobéissance par l'arbre de vie ! Jeunes filles, venez aussi, car l'obéissance d'une fille rachète la désobéissance insolente de sa mère ! Pères, accourez pour voir en cet enfant nouveau-né le Père des siècles éternels ! Et vous, petits-enfants, accourez tous ensemble, car c'est pour vous qu'un enfant est emmaillotté dans la crèche !

Les bergers accourent aussi : un pasteur leur est né d'une brebis sans tache. Par ce corps d'agneau dont il est revêtu, ce bon berger tend au loup un piège étrange ; le fauve l'aperçoit, et mis en appétit, il fond sur lui ; mais il s'y brise les dents, il lui est impossible de goûter à la chair incorruptible de l'Agneau immaculé. Et voici l'Agneau qui tue le loup et force le ventre de la bête sauvage à vomir ceux que celui-ci détenait depuis des siècles ; il en fait ainsi sortir le genre humain, comme jadis Jonas sortit du ventre du poisson.

Ô Vierge, ô jeune fille inépousée et mère inviolée, d'où as-tu pris la laine dont tu as tissé le vêtement que revêt aujourd'hui le Maître du monde ? À la place de la Vierge, j'écouterai me répondre la nature. Sa réponse respectera l'ordre d'un enfantement virginal. "Moi, dit-elle, je ne sais absolument pas faire un vêtement de chair sans relation avec l'homme. Mon métier à tisser fait des vêtements malpropres. J'ai tissé Adam, mais il était nu, et dans sa honte, il s'est couvert de feuilles de figuier. Aussi pour faire sa tunique périssable, la Sagesse elle-même prit dans un atelier virginal la tunique de son corps.

Oratio IV - pour Noël. PG. 65, 708 s.

AMOUR AUTHENTIQUE

L'homme moderne est littéralement assoiffé de certitudes, de connaissance certaine et définitive. Mais d'autre part, ce même authentique amour de la vérité exige de nous de la reconnaître partout où nous la rencontrons d'où qu'elle vienne, et donc d'être prêts à faire l'effort d'écouter la voix de la vérité partout où elle se fait entendre.

Il y a difficulté à exposer la vérité dans le langage humain. Le langage est certainement un magnifique don du Créateur qui nous donne la possibilité d'ouvrir notre âme aux autres, de nous communiquer réciproquement les biens spirituels, la connaissance et l'amour mutuel. Mais en même temps, combien il est imparfait, changeant ! Et combien limitée est souvent la connaissance que nous en avons ! Il en découle d'innombrables malentendus, même dans le domaine sacré de la foi religieuse. Jean XXIII a dit en un moment très solennel, celui de l'ouverture du Concile, qu'il fallait annoncer au monde d'aujourd'hui la vérité dont l'Église est dépositaire dans un langage nouveau, c'est-à-dire le langage des hommes d'aujourd'hui, le seul qu'ils comprennent. Et le Saint-Père en donnait la raison : autre est l'idée et autre est son expression concrète par des mots. Tout en conservant fidèlement la pure doctrine, on peut l'exprimer de telle ou telle façon, selon la mentalité et le langage des hommes. Demandons-nous à présent quelle est la meilleure façon d'éviter les écueils qui menacent l'amour et la recherche de la vérité. La meilleure façon est sans aucun doute l'authentique amour du prochain.

Prenez, par exemple, l'amour maternel ou celui d'un véritable ami. Voyez comme cet amour apprend à se mettre effectivement « dans la peau de l'autre » ? à considérer le point de vue de l'autre, à chercher à voir ce qu'il pense, ce qu'il y a de vrai dans ce qu'il pense ; à s'efforcer de comprendre la pensée de l'autre ou de se faire comprendre, en recourant toujours à de nouveaux termes, de nouvelles comparaisons, de nouvelles idées ! Voyez comme cet amour sait respecter avec bienveillance la personne aimée et donc aussi ses opinions !

Et pourquoi en est-il ainsi ? Parce qu'on aime, parce que, comme dit saint Paul : "La charité est longanime, serviable. Elle met sa joie dans la vérité, elle excuse tout, croit tout, espère tout, supporte tout. Ces paroles de saint Paul expriment l'expérience de tout amour authentique.

Mais nous devons malheureusement ajouter tout de suite un avertissement : attention aux embûches et aux aberrations. Combien facilement, par exemple, l'amour maternel devient imprudent relâché ; combien facilement il se change en une faiblesse nocive qui ne sait rien refuser et fait le désastre de la créature aimée. Pourquoi ? Parce que, entre autres choses, on ne prend pas garde à la vérité de certains principes de la raison, du bon sens, etc., parce que la charité n'est pas unie à l'amour effectif de la vérité.

Les deux choses sont donc nécessaires : l'amour de la vérité et l'amour de la personne, c'est-à-dire la charité envers le prochain, l'un et l'autre harmonieusement unis, chacun à sa place et selon son importance. Unis ainsi, ils peuvent effectivement unir les hommes et créer l'harmonie d'une façon très efficace.

Allocution prononcée à Rome le 13 janvier 1963,- la « Documentation Catholique » du 17 février 1963, col. 272-274.

FAIS TIENNE SA NAISSANCE

L'Écriture et la Parole de Dieu ne nous enseignent pas que la foi est une œuvre naturelle sans la grâce ; mais la foi véritable et riche de grâce qu'exigent les paroles et les œuvres de Dieu, c'est que tu croies fermement que Christ est né pour toi, que sa naissance est tienne, qu'elle s'est produite pour ton bien. Car l'Évangile enseigne que Christ est né pour nous, comme l'ange le dit ici : « Je vous annonce une grande joie, qui sera pour tout le monde, car aujourd'hui vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur. » Par ces paroles, tu vois clairement qu'il est né pour nous.

Il ne dit pas simplement que le Christ est né, mais : « Pour vous, pour vous il est né. » De même il ne dit pas : J'annonce une joie, mais : « A vous, à vous j'annonce une grande joie. » De même cette joie ne restera pas dans le Christ, mais elle se communiquera à tous, etc. Cette foi, un homme coupable ou mauvais ne l'a pas, et il ne peut pas l'avoir. Car c'est le véritable fondement de tout salut qui unit le Christ et le cœur croyant de telle sorte que tout ce qu'ils ont de part et d'autre leur devient commun.

Mais qu'ont-ils ? [...] C'est ce que dit Esaïe 9 : « Un enfant nous est né et un fils nous est donné. » A nous, à nous, à nous ; c'est pour nous qu'il est né, à nous qu'il est donné.

C'est pourquoi veille à ne pas prendre seulement dans l'Évangile du plaisir à l'histoire elle-même. Car ce plaisir ne subsiste pas longtemps. Ne considère pas non plus seulement l'exemple, car celui-ci ne demeure pas sans la foi ; mais veille à faire tienne sa naissance et à l'échanger avec lui, à te défaire de ta naissance et à prendre la sienne, ce qui se produit du moment que tu le crois ; ainsi, tu es à coup sûr dans le sein de la Vierge Marie et tu es son cher enfant. Cette foi, tu dois l'exercer et tu dois la demander aussi longtemps que tu vis ; tu ne peux jamais la fortifier suffisamment.

Évangile pour messe de la nuit de Noël 1521

PAPE FRANÇOIS

LE PEUPLE EN MARCHÉ VOIT UNE GRANDE LUMIÈRE

1. « Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu se lever une grande lumière » (Is 9,1).

Cette prophétie d'Isaïe ne finit jamais de nous émouvoir, spécialement quand nous l'écoutons dans la Liturgie de la Nuit de Noël. Et ce n'est pas seulement un fait émotif, sentimental ; elle nous émeut parce qu'elle dit la réalité profonde de ce que nous sommes : nous sommes un peuple en chemin, et autour de nous – et aussi en nous – il y a ténèbres et lumière. Et en cette nuit, tandis que l'esprit des ténèbres enveloppe le monde, se renouvelle l'évènement qui nous émerveille toujours et nous surprend : le peuple en marche voit une grande lumière. Une lumière qui nous fait réfléchir sur ce mystère : mystère du marcher et du voir.

Marcher. Ce verbe nous fait penser au cours de l'histoire, à ce long chemin qu'est l'histoire du salut, à commencer par Abraham, notre père dans la foi, que le Seigneur appela un jour à partir, à sortir de son pays pour aller vers la terre qu'il lui indiquerait. Depuis lors, notre identité de croyants est celle de personnes en marche vers la terre promise. Cette histoire est toujours accompagnée par le Seigneur ! Il est toujours fidèle à son alliance et à ses promesses. Parce qu'il est fidèle, « Dieu est lumière, en lui point de ténèbres » (1 Jn 1, 5). De la part du peuple, au contraire, alternent des moments de lumière et de ténèbres, de fidélité et d'infidélité, d'obéissance et de rébellion ; moments de peuple pèlerin et moments de peuple errant.

Dans notre histoire personnelle aussi, alternent des moments lumineux et obscurs, lumières et ombres. Si nous aimons Dieu et nos frères, nous marchons dans la lumière, mais si notre cœur se ferme, si l'orgueil, le mensonge, la recherche de notre intérêt propre dominant en nous, alors les ténèbres descendent en nous et autour de nous. « Celui qui a de la haine contre son frère – écrit l'apôtre Jean – est dans les ténèbres : il marche dans les ténèbres, sans savoir où il va, parce que les ténèbres l'ont rendu aveugle » (1 Jn 2, 11). Peuple en marche, mais peuple pèlerin qui ne veut pas être peuple errant.

En cette nuit, comme un faisceau de lumière d'une grande clarté, résonne l'annonce de l'Apôtre : « La grâce de Dieu s'est manifestée pour le salut de tous les hommes » (Tt 2, 11).

NATIVITÉ DU SEIGNEUR [MESSE DE LA NUIT](#) 2013, 1/2

PIERRE CHRYSOLOGUE

DANS LE CIEL ET SUR L'EAU

Le mystère de l'incarnation du Seigneur apporte par lui-même des marques toujours bien reconnaissables de la Divinité. Cependant, la solennité de ce jour nous découvre et nous révèle de plusieurs manières la venue de Dieu dans un corps d'homme. Ainsi notre condition mortelle, toujours enveloppée d'obscurités, ne risque pas de perdre, par son ignorance, la richesse qu'elle a pu saisir et posséder par la grâce. Car celui qui a voulu naître pour nous n'a pas voulu être ignoré de nous : c'est pourquoi il se découvre de cette façon, pour que ce grand mystère de la bonté divine ne devienne pas une occasion d'errer gravement.

Aujourd'hui, les mages, cherchant celui qui brillerait parmi les étoiles, le trouvent vagissant au berceau. Aujourd'hui, les mages s'étonnent de découvrir glorieux dans ses langes, celui qui s'était longtemps dissimulé dans le ciel où il demeurait obscur. Aujourd'hui, les mages considèrent avec une profonde stupeur ce qu'ils voient ici : le ciel sur la terre, la terre dans le ciel, l'homme en Dieu, Dieu dans l'homme ; et celui que le monde entier ne peut contenir, enfermé dans le corps d'un tout-petit !

Aussi les mages adorent-ils aussitôt celui qu'ils ne sauraient scruter, celui qu'ils ne peuvent saisir. Car ils ne voient pas les étoiles, la lune et le soleil briller autant dans le ciel que cette chair étincelle sur la terre : c'est qu'ils voient dans un unique corps, l'union de la divinité et de l'humanité qui se rencontrent. Ils cessent de chercher par la science ce que la science ne peut trouver. Maintenant qu'ils le voient, ils croient ce qu'il est, et sans discuter, en lui offrant leurs dons symboliques, ils reconnaissent par l'encens qu'il est Dieu, par l'or qu'il est roi, et par la myrrhe qu'il devra mourir. Ainsi les païens, qui étaient les derniers, deviennent-ils les premiers : car la foi des mages inaugure alors la croyance que les païens allaient professer.

Aujourd'hui, le Christ, qui va laver le péché du monde, est entré dans le lit du Jourdain. Jean lui-même atteste qu'il est venu pour cela : "Voici l'Agneau de Dieu, dit-il, voici celui qui enlève le péché du monde". Aujourd'hui, le serviteur s'empare du Seigneur, l'homme de Dieu, Jean du Christ ; il s'en empare pour en recevoir le pardon, non pour le lui donner. Aujourd'hui, comme le dit le Prophète : "La voix du Seigneur est sur les eaux". Que dit cette voix ? "Celui-ci est mon fils bien-aimé ; en lui j'ai mis tout mon amour". Aujourd'hui "la voix du Seigneur est sur les eaux", car Dieu, le Père, pour attester que l'on doit croire en son Enfant, se tient près de lui pour le certifier, témoin qu'il est son Fils.

Aujourd'hui, l'Esprit Saint vole sur les eaux sous l'aspect d'une colombe. De même qu'une autre colombe avait annoncé à Noé que le déluge du monde se retirait, en voyant cette colombe, on apprendrait ainsi que le naufrage continu du monde allait prendre fin. Cette colombe n'apporta pas, comme celle d'autrefois, un rameau d'olivier, mais elle répandit sur la tête de celui qui était de notre race, toute la richesse d'une onction nouvelle, pour accomplir la prédiction du Prophète : "Dieu, ton Dieu, t'a consacré par l'onction d'une huile d'allégresse, de préférence à tes compagnons".

Homélie pour l'Épiphanie, PL 52, col. 620-622.

Dans la conscience religieuse universelle, les eaux sont perçues à la fois comme faisant mourir et comme faisant vivre. Elles sont les eaux de la mort, l'abîme où les êtres disparaissent et meurent - et les eaux de la vie qui donnent naissance, fertilisent et régénèrent. Le symbolisme de l'eau est donc ambivalent : il n'y a pas de vie sans eau : dans le ventre de sa mère, l'enfant grandit dans les eaux. Dans la Bible, le monde est sorti du chaos originel, essentiellement humide, puisque Dieu sépare les eaux d'en haut, des eaux d'en bas, et qu'il sépare de la masse des eaux, le sec, pour faire apparaître la vie. Ces mêmes eaux sont aussi celles du déluge destructeur de toute vie et celles de nos inondations. Mais le déluge est aussi le récit d'une nouvelle création et d'une régénération.

Il n'y a dans les évangiles aucune scène où Jésus ait "institué" quelque chose qui soit nommé baptême. D'ailleurs les rites d'ablution par l'eau et le terme de baptême existaient déjà dans les milieux juifs de l'époque. C'est ainsi que Jean, le prophète du désert, baptisait dans le Jourdain d'un "baptême de pénitence pour la rémission des péchés".

Tout commence avec le baptême de Jésus, dans le Jourdain, par Jean le Baptiste. Car Jésus "transforme", par une opération proprement "chrétienne" le baptême d'eau, en baptême d'eau et d'Esprit. L'Esprit lui-même intervient sous le symbole d'une colombe, ce qui évoque la création originelle où, selon la Genèse, l'Esprit planait sur les eaux. C'est de ce baptême victorieux du Christ dans les eaux de la mort, que les eaux baptismales chrétiennes tirent leur origine. Car ce baptême est une parabole de sa Passion : descente dans l'eau de la mort, remontée dans la Résurrection. Jésus, qui a appelé sa mort prochaine "un baptême" ou une "coupe" qu'il doit boire, ira à sa passion. Et c'est alors que le baptême d'eau devient pour lui un baptême de sang. C'est pourquoi l'Évangile de Matthieu se conclut sur l'ordre baptismal : "Allez, de toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Vient enfin l'expérience de l'Église. Le don du Saint-Esprit à la Pentecôte peut être considéré à la fois comme le baptême et la confirmation des apôtres. Car les disciples de Jésus n'ont pas été baptisés. Jésus leur dit : "Vous, c'est dans l'Esprit Saint que vous serez baptisés dans quelques jours". Dès ce jour, l'Église baptise immédiatement d'un baptême "au nom de Jésus-Christ pour le pardon des péchés" et promet le don du Saint-Esprit.

Le baptême est le sacrement de l'identité chrétienne, le premier de tous les sacrements. Il intègre visiblement à l'Église. Le rite de l'eau - plus sensible dans le cas de l'immersion que dans celui du versement de l'eau - ensevelit symboliquement le baptisé dans la mort du Christ pour le faire participer déjà à sa Résurrection. Il le libère de ses péchés et fait de lui un fils adoptif du Père et un frère du Fils. Mais cette grâce est aussi une tâche : le baptisé devra vivre selon la liberté des enfants de Dieu.

Très vite l'Église ancienne a pratiqué le baptême des petits enfants. La scène évangélique où Jésus embrasse et bénit les enfants a joué un grand rôle dans cette pratique. Luc se sert même du terme de "bébé". Le sens de ce baptême est d'exprimer l'initiative prévenante et l'amour de Dieu et du Christ pour les tout-petits. Bien entendu, ces enfants devront vivre, après leur baptême, le catéchuménat que les adultes avaient vécu avant celui-ci. Selon le mot de Tertullien, "on ne naît pas chrétien, on le devient". Au cours de leur catéchèse, les enfants auront à vivre leur conversion personnelle à la foi.

"Le Seigneur fit tomber sur Adam un sommeil". Il en fit tomber aussi un sur le Christ, devenu second Adam. Mais quelle distance entre ces deux sommeils ! Celui-là semble s'être endormi par l'extase de la contemplation, le Christ, touché par un sentiment de compassion. Sur l'un, la Vérité a fait tomber le sommeil, sur l'autre, c'est la Charité, puisque le Seigneur est l'un et l'autre. En effet, Jean l'Évangéliste dit : "Dieu est Charité", et le Seigneur lui-même : "Je suis la Voie, la Vérité et la Vie". Aussi personne, ne fût-il chrétien que de nom, ne doute que le sommeil du Christ soit dû à la seule Charité. Puisqu' "il s'est couché comme un lion", il ne fut certes pas vaincu, mais vainqueur, remettant son âme de sa propre puissance, recevant le sommeil de la mort par sa propre volonté.

Au reste, que faut-il dire ou croire au sujet du sommeil que le Seigneur fit tomber sur Adam, sommeil durant lequel il enleva une côte du flanc du dormeur pour en faire la femme, sans que celui-ci ressentît aucune douleur. Pour moi, il me semble qu'il ne s'endormit que parce que la vue de la Vérité et l'abîme de la divine Sagesse le firent sortir de ses sens corporels, ce qui peut être déduit très sûrement de ses paroles. Revenant à lui, il indique assurément d'où il venait, puisqu'il revient, comme ivre, de la chambre du vin, et fait connaître ce grand mystère que l'Apôtre assure s'appliquer encore mieux au Christ et à l'Église. Il dit : "Celle-ci, cette fois, est l'os de mes os" et : "C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et ils seront tous deux en une seule chair". Ne te semble-t-il pas s'être endormi complètement celui qui pousse ce cri au sortir du sommeil, et ne pourrait-il dire plutôt : "Je dors, mais mon cœur veille" ?

Quant à moi, je ne puis croire qu'il s'agissait d'un sommeil pareil au nôtre. Le nôtre ne provient ni de l'extase de la contemplation, ni d'une affection de compassion, mais d'un manque dû à notre faiblesse. C'est un sommeil que n'engendre ni la Vérité, ni la Charité, mais la nécessité. Car un joug pesant accable les enfants d'Adam ; au début, ce joug ne pesait pas sur Adam, mais aujourd'hui, il accable ses fils. L'âme de notre premier père fut exempte de notre misère tant qu'elle conserva son corps indemne de souillure. Dieu l'avait établi dans la liberté, pour que, placé entre ce qui est haut et ce qui est bas, il montât vers celles-là sans difficulté et descendît vers celles-ci sans attrait ou nécessité. Il pénétrait ce qui était au-dessus de lui par l'acuité naturelle et la pureté de son esprit, et jugeait ce qui était au-dessous par la puissance de Celui qui gouverne tout. Ainsi les animaux sont amenés à Adam pour qu'il voie comment les appeler. Loin que ce soit un mouvement de curiosité qui le pousse à aller les voir, c'est quand il s'endort dans la contemplation qu'il donne ensuite un nom à tous les animaux.

Sermon 2 pour la Septuagésime, 1-2.

Notre Dieu incorruptible a pris notre chair pour la rendre incorruptible ; l'immortel l'a prise pour la rendre immortelle. Celui-là donc qui suit l'Homme-Jésus se revêt d'immortalité. Celui qui fait sa volonté ne pourra jamais mourir, mais le Christ lui dit : "Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le Paradis". Que veut dire : "aujourd'hui" ? Cela signifie : Tu es sorti de la nuit, tu seras avec moi dans la lumière. Ne crains pas les ténèbres, la lumière éternelle te reçoit. Aussi était-il bien d'ajouter : "Tu seras avec moi dans le Paradis" ; c'est-à-dire : ne mets pas ma chair en doute, toi qui m'as vu dans la chair ; ne crains pas, de peur de tomber du Paradis, toi aussi, comme est tombé Adam ; mais entends : "Tu seras avec moi", et là où je suis présent, tu ne peux tomber. Quand la chair est tombée, dans le Paradis, elle n'avait pas été assumée par le Christ. Maintenant tu seras reçu là où est celui qui a reçu ta chair. Car il n'a pas menti celui qui a dit : "Je veux que là où je suis, eux aussi soient avec moi". Le Pasteur ne quittera plus son troupeau, il n'y a plus de loup à craindre dans le Paradis, puisqu'il est dit : "J'ai vu Satan tomber du ciel comme un éclair".

Dieu n'avait pas dit à Adam : "Tu seras avec moi", car il savait qu'il devait tomber pour être racheté par le Christ. Heureuse chute qui fut réparée pour le mieux ! Maintenant le Bon Pasteur, l'habile commerçant, ne délaisse pas son troupeau, il n'abandonne pas son profit. Adam n'était pas avec le Christ quand il fut trompé. Car s'il avait été avec le Christ, s'il était demeuré fidèle à son commandement, il n'aurait pas péri. Il ne demeura pas avec le Christ, il ne garda pas sa parole. Écoute qui demeure dans le Christ : "Si vous demeurez en moi, dit-il, mes paroles demeurent en vous ; demandez tout ce que vous désirez, et cela vous sera accordé", et plus loin : "Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour". Veux-tu savoir qu'Adam n'était pas avec le Christ ? Le Seigneur lui dit : "Adam, où es-tu ?" S'il avait reconnu qu'Adam demeurait en lui, il ne l'eut certes pas recherché comme un absent, il ne lui eut pas demandé : "Où es-tu ?". Mais écoutons pourquoi il n'y demeurait pas : "Ils se cachèrent tous deux loin du visage du Seigneur". Le Christ voit tout, mais pourtant qui se cache à ses yeux lui est caché : il ignore qui l'ignore. Le Seigneur connaît ceux qui sont à lui. Il veut que soient à lui tous ceux qu'il a créés et façonnés. Homme, puisses-tu ne pas fuir, puisses-tu ne pas te cacher loin du Christ !

Mais celui-ci recherche aussi qui le fuit : il ne veut pas que périssent ceux qui se cachent, et il crie : "Adam, où es-tu ?". C'est-à-dire : "Homme, où es-tu ? Je t'avais placé dans la lumière, tu as cherché les ténèbres !" Ainsi dans le paradis, où le jour était un matin continu, le soir est venu, car tous les péchés sont ténébreux. C'est pourquoi tu lis : "Ils entendirent la voix du Seigneur se promenant le soir dans le paradis".

Reconnais partout le mystère : le matin tu as erré, le soir tu seras délivré. En effet, comment y aurait-il de soir, là où est le Christ. Comment donc y aurait-il un soir là où est Dieu, puisque Dieu est lumière ?

Sur le psaume 39, n° 19-21, P.L. 14, col. 1065-1066.

L'HOMME DEVIENT UN DIEU

Si nous scrutons ... le mythe de Caïn... le verbe *qanoh* veut dire "acquérir" ... "Abel (Habel) son frère" est celui qui n'est présenté que dans sa fonction de frère, comme s'il n'avait pas d'existence en soi ; son nom signifie "vanité, celui qui n'est pas". Indigné de ce que le Seigneur YHWH ait regardé et reçu l'offrande de ce "rien" et non la sienne, une jalousie éclate comme un feu à l'intérieur de Caïn et il décide de tuer son frère ; il exécute son plan, le feu s'éteint et, totalement refroidi, Caïn se trouve anéanti par les conséquences de son crime : "Ma peine est trop lourde à porter !" (*Gn.* 4,13).

Il découvre aussi la loi ontologique selon laquelle, ayant tué, certainement il sera tué. *Alors le Seigneur met un signe sur Caïn (Qain)...*, signe de protection, signe de pardon, signe de la croix, signe d'une promesse de résurrection !

Pendant sept générations Caïn sera protégé de la mort, mais restant en exil et totalement inconscient, il perpétuera son crime et devra aller jusqu'au bout de l'expérience de son choix...

Le fils de *Caïn (Qain)*, troisième patriarche depuis Adam, est *Hanok* (prononcer *Ranor*) ; il est père de celui qui inaugure la lignée des meurtriers pour se consacrer, à sa propre gloire - acquérir la renommée comme ses frères de la Tour de Babel ! - On pourrait dire qu'il pose la première brique à la construction de la tour ; il construit villes et civilisations du monde extérieur.

Irak, après lui, est celui qui poursuit l'œuvre de son père et qui construit villes sur villes, civilisations sur civilisations. Son nom exprime cette succession de "villes-Ir". Son fils *Mehouyaël*, cinquième génération, "oublie Dieu".

La tour touche presque au ciel, pouvons-nous dire en continuant de rapprocher les deux récits. L'Homme devient un dieu, qu'a-t-il encore à s'encombrer de Dieu ?

Nouvelle lecture du Livre de la Genèse

LES SOMMETS DE LA CHARITÉ

L'amour de Dieu nous provoque à un double amour : celui où nous prenons soin de notre propre salut, et celui où nous sommes unis au prochain par une affection pure. Par ce double amour s'acquiert l'innocence qui consiste en deux choses : ne pas se nuire à soi-même ni à autrui

Or il se nuit à lui-même, celui qui se corrompt par la souillure de quelque vice ou de quelque action honteuse. Ce vers quoi entraînent les plaisirs de la chair et la sensualité. Il est facile de les repousser si, revêtu d'un sentiment de tendresse pour la chair de notre Sauveur, on met sa joie à regarder avec les yeux de l'esprit le Seigneur de Majesté s'abaisser jusqu'à l'étroitesse d'une crèche, convoiter avidement le sein virginal, être serré dans les bras d'une mère, se laisser baiser par les bienheureuses lèvres d'un vieillard tout tremblant, saint Siméon. À la vue de choses si émouvantes, qui ne prendrait en dégoût les plaisirs de la chair ? Alors coulent facilement de douces larmes qui éteignent toutes les flambées de la concupiscence, apaisent la chair.

Quant à l'amour des ennemis, qui constitue la perfection de la charité fraternelle, rien ne nous encourage autant que de considérer avec gratitude l'admirable patience du plus beau des enfants des hommes. Il a offert son beau visage aux crachats des impies. Il les a laissé mettre un bandeau sur ces yeux qui, d'un signe, gouvernent l'univers. Il a exposé son corps au fouet. Il a soumis aux piqûres des épines sa tête qui fait trembler princes et puissants. Il s'est livré lui-même aux opprobres et aux injures. Et enfin il a supporté patiemment la croix, les clous, la lance, le fiel, le vinaigre, demeurant au milieu de tout cela plein de douceur et de bonté. Comme une brebis il fut mené à l'abattoir, comme un agneau devant celui qui le tondait, il s'est tu et n'ouvrit pas la bouche.

Orgueilleuse impatience de l'homme, considère celui qui a souffert tout cela et vois comment il l'a supporté ! Il y a là de quoi méditer plutôt que d'écrire. Qui ne sentirait tomber immédiatement toute colère au spectacle d'une si admirable patience ? Qui n'embrasserait pas tout de suite ses ennemis avec effusion en entendant cette parole pleine de douceur, de charité et d'imperturbable sérénité : « Père, pardonne-leur » ? Que pourrait-on ajouter à la douceur et à la charité de cette prière ? Et pourtant le Seigneur ajouta quelque chose. Il ne se contenta pas de prier, il voulut aussi excuser : « Père, dit-il, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font ». Ils sont sans doute de grands pécheurs, mais ils en ont à peine conscience ; c'est pourquoi, Père, pardonne-leur. Ils crucifient, mais ils ne savent pas qui ils crucifient, car s'ils l'avaient su, ils n'auraient jamais crucifié le Seigneur de gloire. C'est pourquoi, Père, pardonne-leur. Ils pensent qu'il s'agit d'un hors-la-loi, d'un usurpateur de la divinité, d'un séducteur du peuple. Je leur ai dissimulé mon visage. Ils n'ont pas reconnu ma majesté. C'est pourquoi, « Père, pardonne-leur : ils ne savent pas ce qu'ils font ».

Pour apprendre à aimer, que l'homme ne se laisse donc pas entraîner par les impulsions de la chair. Et pour ne pas céder à la convoitise charnelle, qu'il oriente tout son élan d'amour vers la douce patience de la chair de Dieu. Pour trouver le repos dans les délices de la charité fraternelle, qu'il étreigne aussi ses ennemis dans les bras du véritable amour. Mais pour que les injures n'éteignent pas ce feu divin, qu'il fixe toujours les yeux de l'esprit sur la sereine patience de son bien-aimé Seigneur et Sauveur.

Le miroir de la charité, livre III, ch. 5

La vie éternelle est la source intarissable qui arrose toute la surface du Paradis, elle ne se contente pas de l'arroser elle l'enivre : c'est la fontaine des jardins, le puits des eaux vives aux flots impétueux, le cours impétueux du fleuve qui réjouit la cité de Dieu. Mais qui est la source de vie, sinon le Seigneur Christ ? "Lorsqu'il apparaîtra, lui, notre vie, est-il dit, alors vous aussi, vous apparaîtrez avec lui dans la gloire". Sans doute la Plénitude s'est-elle anéantie pour devenir notre justice, notre sanctification et notre pardon ; elle n'apparaît pas encore comme vie, gloire et béatitude. La source a été détournée jusqu'à nous, les eaux ont été dérivées sur les places publiques, bien que l'étranger ne puisse y boire. Ce filet d'eau céleste descend par un aqueduc qui ne nous déverse pas toute l'eau de la source, mais laisse couler la grâce, goutte à goutte, sur nos cœurs desséchés, sur les uns davantage, sur les autres moins. L'aqueduc coule à pleins bords, de sorte que chacun reçoit de sa plénitude, mais non toute cette plénitude.

Vous avez déjà compris, je suppose, de quel aqueduc je parle. Il capte la plénitude de la source qui jaillit du cœur du Père, il nous en distribue ensuite, non pas toute l'abondance, mais ce que nous sommes à même d'en recevoir. Vous savez bien en effet à qui s'adressaient ces paroles : "Je te salue, pleine de grâces". Admirons-nous assez qu'un aqueduc de cette qualité et de cette grandeur ait été possible ? Considère, ô homme, le plan de Dieu. Reconnais le projet de sa sagesse, le dessein de sa bonté. Avant d'imprégner de sa rosée l'aire entière, il a commencé par en remplir la toison : pour racheter le genre humain, il en a déposé tout le prix en Marie. Et pourquoi cela ? Sans doute pour qu'Ève trouve une excuse en sa fille et que l'homme n'ait plus à se plaindre de la femme. Maintenant, Adam, ne dis plus : "La femme que tu m'as donnée m'a présenté du fruit défendu". Dis plutôt : "La femme que tu m'as donnée, m'a nourri d'un fruit béni".

Voici vraiment un plan plein de miséricorde. Mais il en cache peut-être un autre ; ce n'est pas tout ! Ce que je viens de vous dire est vrai, mais ne répond pas tout à fait, je crois, à votre attente. Il y a bien un lait délicieux, mais en le barattant quelque peu, nous obtiendrons la consistance du beurre. Regardons donc plus profond, et demandons-nous de quel élan d'amour Dieu veut que soit honorée Marie. Il a déposé en elle la plénitude de tous biens, de sorte que s'il y a en nous quelque espérance, quelque grâce, quelque espoir de salut, nous sachions bien qu'il s'agit là d'une retombée, débordant de celle qui monte, comblée de délices. Oui, Marie est ce jardin de délices que le souffle divin ne s'est pas contenté d'effleurer : fondant sur lui, il l'a tellement agité de son vent, que ses parfums, les dons de la grâce, se sont exhalés et ont tout embaumé. Ôtez ce soleil qui illumine le monde, où est le jour ? Ôtez Marie, cette étoile de la mer, de cette mer immense et sans bornes, que resterait-il sinon la nuit profonde, l'ombre de la mort, et les plus épaisses ténèbres.

Vénérons donc Marie de toutes les fibres de notre cœur, de tout l'élan de notre affection et de tous nos vœux. Car telle est la volonté de Celui qui a voulu que nous ayons tout par Marie.

Sermon pour la Nativité de la Bienheureuse Vierge Marie. N° 3 à 7.

"Le Verbe s'est fait chair". Le Fils de Dieu s'est fait chair pour un pécheur, pour un injuste, pour un déserteur, pour un orgueilleux, pour un pervers qui a voulu imiter son Dieu. Il s'est fait ce que tu es : fils de l'homme, pour faire de nous des fils de Dieu. Il s'est fait chair. D'où vient sa chair ? De la Vierge Marie. D'où vient la Vierge Marie ? D'Adam. Donc de ce premier captif ; et dans le Christ, la chair est tirée de la pâte humaine réduite en servitude. Et pourquoi cela ? Pour te donner un exemple. Il a pris de toi de quoi mourir pour toi ; il a pris de toi de quoi offrir pour toi, de quoi t'instruire par un exemple. Que t'enseigne-t-il ? Que tu dois ressusciter.

Car comment pourrais-tu croire si tu n'avais devant toi l'exemple de cette chair tirée de la pâte mortelle ? Nous sommes donc ressuscités en lui, le premier ; car lorsque le Christ est ressuscité, nous sommes ressuscités. En effet, ce n'est pas le Verbe qui est mort et ressuscité ; mais dans le Verbe, c'est la chair qui est morte et ressuscitée. Où le Christ est mort, tu mourras, toi aussi, et là où il est ressuscité, tu ressusciteras, toi aussi. Il t'enseigne par son exemple ce que tu n'as pas à craindre, ce que tu dois espérer. Tu craignais la mort : il est mort. Tu n'osais espérer la résurrection : il est ressuscité. Mais tu me dis : "Il est ressuscité ; et moi ?" Mais ce qui est ressuscité en lui, c'est ce qu'il a pris de toi, pour toi. Ta propre nature t'a donc précédée en lui ; et ce qu'il a pris de toi est monté devant toi. Là donc, tu es monté, toi aussi. Lui est monté le premier, et nous y sommes montés en lui, puisque cette chair qui est sienne est celle de la race humaine. Par sa résurrection, nous sommes donc rappelés de l'abîme de la terre. Lorsque le Christ est ressuscité, "tu m'as fait remonter à nouveau des abîmes de la terre". Le Christ est passé devant ; maintenant nous aussi nous sommes déjà ressuscités, mais c'est encore en espérance.

Écoute l'Apôtre Paul : "Nous-mêmes, nous gémissons intérieurement après l'adoption filiale, dans l'attente de la rédemption de notre corps". Tu gémis encore, tu attends encore ! Que t'a donc apporté le Christ ? Écoute ce qui suit : "Nous sommes sauvés en espérance, mais voir ce qu'on espère, ce n'est plus espérer. Car ce que l'on voit, comment l'espérer ? Si nous espérons ce que nous ne voyons pas, attendons-le avec patience". C'est donc l'espérance qui nous "fait remonter à nouveau de l'abîme". Pourquoi "de nouveau" ? Parce que le Christ nous a précédés. C'est parce que nous sommes ressuscités en fait que maintenant nous vivons par l'espérance, marchons maintenant selon la foi. Nous sommes "remontés de l'abîme de la terre" en croyant à celui qui avant nous est ressuscité de l'abîme de la terre. Notre âme est ressuscitée de l'iniquité due au manque de foi, et ce fut pour nous comme une première résurrection par la foi. Mais si celle-ci est la seule, pourquoi l'Apôtre dit-il : "Attendant la rédemption de notre corps" ? Nous sommes donc déjà ressuscités dans notre âme, par la foi, l'espérance et la charité ; mais il nous reste à ressusciter dans notre corps".

LE NOVICE, HOMME NOUVEAU

Il est évidemment indispensable à ceux qui laissent le siècle pour se convertir, d'être initiés avec beaucoup de soin aux splendeurs de leur nouvelle vie, pour qu'ils déposent le vieil homme, comme leur nom l'exige, et soient nommés à juste titre : "novices".

Six conditions sont nécessaires, à mon avis, pour mener à bien cette œuvre. S'il les accepte et s'y conforme, "l'Éthiopien" peut changer de peau et connaître la blancheur d'une heureuse nouveauté. La première de ces conditions est la ferveur de la foi qui chasse l'ignorance et procure l'intelligence ; la seconde, la crainte de Dieu qui a un double effet : mettre un terme à la méchanceté et commencer à procurer la sagesse ; la troisième, l'amour de cette sagesse, conserve l'innocence de l'âme restaurée par la crainte, lui confère la justice des œuvres, et l'entraîne ainsi à contempler les biens éternels. La quatrième condition est le comportement religieux du maître des novices : le novice doit y recourir comme à un miroir ; l'exemple des belles actions qui lui est proposé de près, l'invite avec une particulière efficacité à s'étudier à les imiter. Sur la montagne, Moïse ne se vit-il pas proposer un modèle d'après lequel il dut fabriquer le Tabernacle ? Si parfaite doit être la vie des chefs, que la conduite de leurs subordonnés n'ait qu'à se modeler sur leurs exemples.

Vient en cinquième lieu la tendre sollicitude du maître envers le novice ; son rôle est de juger sur expérience la force et la détermination du novice face "à l'œuvre de Dieu, aux humiliations, au bien de l'obéissance". Assurément, si le maître le trouve prêt à ces trois choses, s'il constate qu'il est plein de ferveur pour l'œuvre de Dieu, adonné de bon cœur et joyeusement à la pratique du bien de l'obéissance, envers ses supérieurs, ses égaux, ses inférieurs, patient enfin dans le support des humiliations, il peut en déduire que le novice cherche vraiment Dieu, à condition toutefois qu'il ne néglige pas de couronner d'une heureuse persévérance cet heureux début.

Que le maître lui apprenne à s'appliquer avec ferveur à l'œuvre de Dieu. Qu'il ne paraisse pas louer Dieu par ses lèvres, tandis qu'il ne craint pas de s'éloigner de lui par des pensées oiseuses, voluptueuses, ou même méchantes. L'Esprit-Saint se plaint de tels gâcheurs de louanges, par la bouche du Prophète : "Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi". Les lèvres qui louent Dieu doivent être des cymbales qui sonnent bien. Or précisément, les cymbales ne sonnent pas bien lorsque le regard du cœur et son amour ne s'accordent pas avec la louange des lèvres.

La tendre sollicitude du maître doit encore instruire les novices du bien de l'obéissance, qu'il faut témoigner aux supérieurs comme à Dieu, en vertu de la règle, aux égaux, en fraternelle charité, aux inférieurs par humilité. Qui est parvenu à aimer ses frères par charité, et à se renoncer par humilité, ne se soucie guère désormais d'avoir à subir l'assaut des humiliations ; bien mieux, se crucifiant avec le Christ, il se réjouit d'être associé à l'ignominie de la croix. Ainsi donc, la ferveur avec laquelle le novice accomplit l'œuvre de Dieu, manifeste son amour du culte divin ; en se montrant obéissant, il prouve qu'il aime son prochain ; en souffrant patiemment les humiliations, il fait voir qu'il s'est renoncé lui-même.

Viennent en sixième lieu de fréquentes conversations amicales sur les choses spirituelles ou sur les observances régulières. Les convertis de fraîche date, si grande que soit leur dévotion, sont pourtant souvent victimes du mal de l'acédie, et ces amicales et fréquentes conversations avec le maître sur des sujets spirituels, sont propres à s'opposer au dégoût que produit habituellement l'acédie.

"QUITTE LA MAISON DE TON PÈRE !"

"Quitte ta parenté, sors de la maison de ton Père, et va dans le pays que je te montrerai !" Qui ne serait décontenancé par de telles paroles ? Ce n'est pas un lieu ou une région précise qui est indiqué ici à Abraham ; l'esprit de ce juste se trouve mis à l'épreuve par un ordre très vague ! Assurément, si quelqu'un d'autre, quelqu'un de plus médiocre, avait reçu cet ordre, il aurait dit : "D'accord, mais donne-moi des précisions pour que je puisse quitter ma parenté, la maison de mon père, la terre où j'habite. Pourquoi ne pas m'indiquer le nom de la terre où tu me demandes d'aller ? Cela me permettrait de voir clairement par quel chemin je dois m'y rendre. Comment pourrai-je savoir si ce nouveau pays est plus riche que celui que je vais quitter ?"

Eh bien non ! Ce juste ne dit ni ne pense rien de semblable ! N'envisageant que la grandeur de ce qui lui est demandé, il n'hésite pas à sacrifier ce qu'il tient en main pour un avenir incertain. S'il n'avait pas eu un esprit aussi généreux, s'il n'avait été guidé que par la simple raison humaine, voici les réflexions qui se seraient présentées à son esprit : "À mon âge, alors que je m'achemine à grands pas vers l'extrême vieillesse, pourquoi changer de pays ? Si je n'emmène pas un frère ou d'autres parents avec moi, me voici donc séparé de ma famille. J'irai donc, solitaire et vagabond, dans une contrée lointaine, ne sachant pas où finira ma vie errante ! Et si la mort me surprend au milieu de mon chemin, à quoi m'auront servi tant de misères ? Qui même m'ensevelira, moi, pauvre vieillard, étranger, sans patrie et sans maison ? Pour le peu de temps qu'il me reste à vivre, ne vaut-il pas mieux attendre ici la fin de mes jours, plutôt que de m'en aller exposer partout ma vieillesse au mépris, passant pour un homme qui n'a su s'arrêter nulle part, alors qu'il était pourtant d'un âge avancé, et qui n'a cessé de changer de demeure ?"

Mais le juste n'a pas raisonné ainsi, son obéissance à l'ordre divin n'a connu ni lenteur ni réserve. Quelqu'un me dira peut-être que cette promesse : "Viens dans le pays que je te montrerai ; je te ferai le père d'une grande nation et je te bénirai" a bien dû le pousser à ce départ. À vrai dire, s'il avait eu moins d'amour envers Dieu, cela même pouvait plutôt l'empêcher d'obéir ! Quelqu'un de plus médiocre aurait dit : "Pourquoi m'obliges-tu à partir si loin ? Pourquoi me conduire dans une terre étrangère ? Si tu m'appelles à une grande destinée, pourquoi ne pas la réaliser ici même ? Pourquoi ne pas me combler de tes bénédictions dans la maison de mon père ? S'il m'arrivait de périr en raison des fatigues du voyage, avant même d'avoir atteint mon but, à quoi me serviraient tes promesses ?" Mais non, rien de tout cela n'eût accès en son âme : serviteur fidèle, il ne fait qu'obéir au commandement reçu, sans chercher curieusement à en savoir davantage, sans dire qu'il a bien autre chose à faire. Il se soumet, pleinement persuadé que les promesses divines ne sauraient l'induire en erreur.

LA MORT DE SAINT ANTOINE

Il est juste que je vous raconte les derniers jours d'Antoine et que vous m'écoutez attentivement, car nous y trouverons un sujet d'émulation.

Antoine était donc allé selon sa coutume visiter les moines sur la montagne, et sachant par un don reçu de Dieu le temps de sa mort par la connaissance qu'il en avait, il dit aux frères : "Voici ma dernière visite ; le temps de mon départ est venu, puisque j'approche de mes cent cinq ans".

À ces paroles, tous se mirent à pleurer et à baiser le saint vieillard en l'embrassant. Mais lui, comme un exilé retournant dans sa terre natale, s'entretenait avec eux, plein de joie : "Ne vous relâchez pas dans vos travaux, ne vous découragez pas dans l'ascèse, mais vivez toujours comme si vous deviez mourir le jour même. Travaillez avec un soin extrême à conserver vos âmes pures des pensées mauvaises ; efforcez-vous d'imiter les saints. Gardez-vous loin des hérétiques, soyez fidèles à la tradition des Pères, et avant tout à la foi orthodoxe en notre Seigneur Jésus-Christ. Je vous ai souvent remis en mémoire cette foi appuyée sur l'Écriture.

Je m'en vais par le chemin des Pères, comme il est écrit ; je vois en effet que le Seigneur m'appelle. Quant à vous, soyez sobres, ne rendez pas inutile votre longue ascèse ; gardez une ferveur semblable à celle que vous aviez lors de vos débuts. Vous connaissez les démons qui vous tendent des embûches ; vous le savez, ils sont féroces, mais en même temps faibles et impuissants. Ne les craignez donc pas, mais respirez toujours le Christ. Mettez en lui votre confiance, vivez comme si vous deviez mourir aujourd'hui ; soyez attentifs à vous-mêmes, souvenez-vous de toutes les instructions que je vous ai données. Mettez tout votre soin à vous tenir attachés, vous aussi, d'abord au Seigneur, puis aux saints, afin qu'après votre mort, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels comme leurs amis et leurs connaissances. Gravez ceci dans votre esprit et dans votre cœur.

Ensevelissez mon corps vous-mêmes, couvrez-le de terre et, comme je vous le demande, faites que nul autre que vous n'en connaisse l'endroit. Et moi, à la résurrection des morts, je recevrai du Sauveur ce corps devenu incorruptible. Quant à mes habits, distribuez-les ainsi : donnez à l'évêque Athanase une mélote et le manteau que j'ai reçu de lui tout neuf et que je lui rends tout usé ; l'autre mélote, donnez-la à l'évêque Sérapion et gardez pour vous mon cilice. Et maintenant, adieu mes enfants, Antoine s'en va, il n'est plus avec vous".

Après avoir dit ces mots, ses disciples l'embrassèrent et il étendit les pieds. Le visage joyeux comme s'il eût vu un cortège d'amis venant à sa rencontre, il rendit l'âme et rejoignit les Pères.

Il n'y a pas de véritable œcuménisme sans conversion intérieure. En effet, c'est du renouveau de l'âme, du renoncement à soi-même et d'une libre effusion de charité que partent et mûrissent les désirs de l'unité. Il nous faut par conséquent demander à l'Esprit Saint la grâce d'une abnégation sincère, celle de l'humilité et de la douceur dans le service, d'une fraternelle générosité à l'égard des autres. Je vous conjure, dit l'Apôtre des nations, moi qui suis enchaîné dans le Seigneur, de marcher de façon digne de la vocation qui vous a été départie, en toute humilité et douceur, vous supportant les uns les autres avec patience et charité, attentifs à conserver "l'unité de l'Esprit par le lien de la paix". Cette exhortation s'adresse surtout à ceux qui ont été élevés à un ordre sacré dans le dessein de continuer la mission du Christ venu parmi nous non pour être servi, mais pour servir.

Aux fautes contre l'unité peut aussi s'appliquer le témoignage de saint Jean : "Si nous disons que nous n'avons pas péché, nous faisons de Dieu un menteur et sa parole n'est pas en nous". Par une humble prière, nous devons donc demander pardon à Dieu et aux frères séparés, de même que nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.

Que les fidèles se rappellent tous qu'ils favorisent l'union des chrétiens, bien plus, qu'ils la réaliseront, dans la mesure où ils s'appliqueront à vivre plus purement selon l'Évangile. Plus étroite, en effet, sera leur communion avec le Père, le Verbe et l'Esprit Saint, plus ils pourront rendre intime et facile la fraternité mutuelle.

Cette conversion du cœur et cette sainteté de vie, unies aux prières publiques et privées pour l'unité des chrétiens, doivent être regardées comme l'âme de tout l'œcuménisme et peuvent à bon droit être appelées œcuménisme spirituel.

C'est un usage cher aux catholiques que de se réunir souvent pour renouveler la prière demandant l'unité de l'Église, celle que le Sauveur lui-même, la veille de sa mort, a élevée de façon suppliante vers son Père : "Qu'ils soient tous un".

En certaines circonstances particulières, par exemple lors des prières prévues pour l'unité, et dans les réunions œcuméniques, il est permis, bien plus, il est souhaitable, que les catholiques s'associent pour prier avec les frères séparés. De telles supplications communes sont assurément un moyen efficace de demander la grâce de l'unité, et elles constituent une expression authentique des liens par lesquels les catholiques demeurent unis avec les frères séparés : "Là, en effet, où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux". (Mt 18, 20).

PAPE FRANÇOIS

UNE CONFIRMATION DU CHEMIN ACCOMPLI

Votre Sainteté, cher frère, Avec une profonde affection et proximité spirituelle, je vous adresse mes vœux cordiaux de grâce et de paix dans l'amour du Seigneur ressuscité. Au cours de ces dernières semaines, j'ai souvent pensé vous écrire pour vous expliquer plus en détails le don de certains fragments des reliques de l'apôtre Pierre, que j'ai adressés à Votre Sainteté. Votre Sainteté sait bien que la tradition ininterrompue de l'Eglise romaine a toujours témoigné que l'apôtre Pierre, après son martyre au Cirque de Néron, fut enterré dans la nécropole adjacente de la colline du Vatican. Sa tombe devint très vite un lieu de pèlerinage pour les fidèles provenant de toutes les régions du monde chrétien. Par la suite, l'empereur Constantin fit construire la basilique vaticane dédiée à saint Pierre sur le site de la tombe de l'apôtre.

En juin 1939, immédiatement après son élection, mon prédécesseur le Pape Pie XII décida d'entreprendre des fouilles sous la basilique vaticane. Les travaux conduisirent tout d'abord à la découverte du lieu exact de la sépulture de l'apôtre puis, en 1952, à la découverte, sous l'autel majeur de la basilique, d'un édicule funéraire adossé à un mur rouge datant de l'an 150 et recouvert d'inscriptions précieuses, dont l'une, d'une importance fondamentale, dit en grec ο [Petros eni]. Il contenait des os qu'il est plausible d'attribuer à l'apôtre Pierre. Le Pape saint Paul VI fit prélever, pour la chapelle privée de l'appartement papal dans le palais apostolique, neuf fragments de ces reliques, à présent conservées dans la nécropole sous la basilique Saint-Pierre... dans un coffret de bronze. C'est précisément ce coffret, contenant neuf fragments des os de l'apôtre, que j'ai voulu offrir à Votre Sainteté, ainsi qu'à la bien-aimée Eglise de Constantinople, que vous présidez avec tant de dévotion.

Tandis que je réfléchissais sur notre détermination réciproque à avancer ensemble vers la pleine communion et que je rendais grâce à Dieu pour le progrès déjà accompli depuis que nos vénérables prédécesseurs se sont rencontrés à Jérusalem, il y a plus de cinquante ans, j'ai pensé au don que le patriarche Athénagoras fit au Pape Paul VI : une icône qui montrait les frères Pierre et André s'embrassant, unis dans la foi et dans l'amour de leur Seigneur commun. Cette icône qui, par volonté du Pape Paul VI, est aujourd'hui exposée au Conseil pontifical pour la promotion de l'unité des chrétiens, est devenue pour nous un signe prophétique du rétablissement de la communion visible entre nos Eglises à laquelle nous aspirons et pour laquelle nous prions et œuvrons avec ferveur. C'est pourquoi, dans la paix née de la prière, j'ai senti qu'il aurait été très significatif que des fragments des reliques de l'apôtre Pierre soient placés à côté des reliques de l'apôtre André, qui est vénéré comme patron céleste de l'Eglise de Constantinople.

J'ai senti que cette pensée me venait de l'Esprit Saint, qui suggère de si nombreuses façons aux chrétiens de retrouver la pleine communion pour laquelle Notre Seigneur Jésus Christ a prié la veille de sa glorieuse Passion (cf. Jn 17, 21). Ce geste entend être une confirmation du chemin accompli par nos Eglises pour se rapprocher l'une de l'autre : un chemin parfois exigeant et difficile, mais également accompagné de signes évidents de la grâce de Dieu. Suivre ce chemin exige avant tout une conversion spirituelle et une fidélité renouvelée au Seigneur, qui demande un plus grand engagement et de nouveaux pas courageux de notre part. Les difficultés et les désaccords, à présent et à l'avenir, ne doivent pas nous détourner de notre devoir et de notre responsabilité de chrétiens, et surtout de pasteurs de l'Eglise, devant Dieu et l'histoire.

Unir les reliques des deux frères apôtres peut servir également de rappel et d'encouragement constants afin que, sur ce chemin permanent, nos divergences ne soient plus un obstacle à notre témoignage commun et à notre mission évangélisatrice au service d'une famille humaine qui est tentée aujourd'hui de construire un avenir purement séculier, un avenir sans Dieu... Dans l'espoir de vous revoir bientôt, je vous demande de prier pour moi, et de me bénir, et j'échange avec Votre Sainteté, un fraternel baiser de paix.

*Du Vatican, le 30 août 2019 A Sa Sainteté Bartholomé, archevêque de Constantinople,
Patriarche œcuménique à l'occasion du don des reliques de l'Apôtre Pierre*

JEAN-PAUL II

COMME LE PÈRE DE LA PARABOLE

Aujourd'hui, l'un des fils du Nigeria, le Père Cyprian Michael Iwene Tansi a été proclamé bienheureux dans le pays même où il a prêché la Bonne Nouvelle du salut et où il s'est efforcé de réconcilier ses concitoyens avec Dieu et entre eux. La vie et le témoignage du Père Tansi sont une source d'inspiration pour tous au Nigeria, le pays qu'il aimait tant.

C'était avant tout un homme de Dieu. Les longues heures passées devant le Saint Sacrement remplissaient son cœur d'un amour généreux et courageux. Ceux qui le connaissaient témoignent de son grand amour pour Dieu, et quiconque le rencontrait était frappé par sa bonté personnelle. C'était également un homme du peuple : il plaçait toujours les autres avant lui-même et était particulièrement attentif aux nécessités pastorales des familles. Il apportait un soin attentif à la préparation des couples au saint mariage et prêchait l'importance de la chasteté. Il s'efforçait de toutes les manières possibles de promouvoir la dignité des femmes, et l'éducation des jeunes était particulièrement importante pour lui.

Même lorsqu'il fut envoyé par l'évêque Heerey poursuivre sa vocation monastique à l'Abbaye cistercienne du Mont Saint-Bernard, en Angleterre, dans l'espoir de réintroduire la vie contemplative en Afrique, il n'oublia pas son peuple. Il ne manqua pas d'élever des prières et d'offrir des sacrifices pour la sanctification permanente du peuple.

Le Père Tansi savait qu'il y a une part de fils prodigue en chaque être humain. Il savait que tous les hommes et toutes les femmes sont tentés de se séparer de Dieu afin de mener leur propre existence indépendante et empreinte d'égoïsme. Il savait qu'ils étaient ensuite déçus par le vide et l'illusion qui les avaient fascinés et qu'ils finissaient par trouver au plus profond de leur cœur le chemin qui les ramenait à la maison du Père. Aussi encourageait-il les personnes à confesser leurs péchés et à recevoir le pardon de Dieu dans le sacrement de la Réconciliation. Il les implorait de se pardonner réciproquement comme Dieu nous pardonne, et de transmettre le don de la réconciliation, en l'appliquant de façon concrète à tous les niveaux de la vie nigériane.

Le Père Tansi s'efforçait d'imiter le père de la parabole : il était toujours disponible pour ceux qui cherchaient la réconciliation. Diffusant la joie de la communion restaurée avec Dieu, il dirigeait les personnes vers l'accueil de la paix du Christ, et les encourageait à nourrir la vie de grâce par la Parole de Dieu et la Sainte Communion.

Soyons convaincus que nous sommes appelés, chacun selon son état de vie particulier, à suivre les traces du Père Tansi. Ayant été réconciliés avec Dieu, nous devons être des instruments de réconciliation, en traitant tous les hommes et toutes les femmes en frères et sœurs, appelés à être membres de l'unique famille de Dieu.

Homélie pour la béatification - 22 mars 1998

ABRAHAM, L'AMI DE DIEU

La première fois qu'apparaît dans la sainte Écriture l'idée qu'un homme peut être considéré et traité par Dieu comme un ami, elle se présente comme un exceptionnel privilège. C'est ainsi qu'Abraham est deux fois appelé "ami" de Dieu.

Par la suite, cette idée prend tellement d'ampleur que le psalmiste peut parler des "amis" du Seigneur. Dans le même sens, l'auteur du Livre de la Sagesse dira que c'est la Sagesse qui forme les amis de Dieu et les prophètes.

Dans le Nouveau Testament, Jésus, parlant des persécutions et des périls auxquels sont exposés ses disciples, leur fait cette remarque : "Je vous le dis à vous, mes amis, ne craignez rien de ceux qui ne peuvent vous nuire davantage". Lors de la dernière cène, il dira aux apôtres : "Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande. Je ne vous appelle plus serviteurs, car le serviteur ignore ce que fait le maître ; je vous appelle amis, car tout ce que j'ai appris de mon Père, je vous l'ai fait connaître". Il est évident que le texte de saint Luc s'applique à tous les disciples de Jésus, puisque tous peuvent se trouver dans la situation dont parle le Christ. Il en va de même pour le texte de saint Jean qui n'indique pas qu'il s'agit d'un privilège réservé aux apôtres. En effet, l'explication donnée par Jésus, à savoir qu'il leur a manifesté tout ce qu'il avait appris du Père, vaut pour tous ses disciples, puisque tout ce que Jésus avait dit aux apôtres, il le disait, par leur intermédiaire, à tous ses vrais disciples.

Du reste, l'idée que l'homme est ami de Dieu exprime par elle-même une moins grande proximité que de dire qu'il en est le fils. En ce sens, l'idée que Dieu se fait ami des hommes ne devrait pas tellement surprendre. Il reste cependant qu'elle illustre par une nouvelle image, et sous un autre aspect, la profonde condescendance de Dieu envers l'homme. En effet, lorsqu'on dit d'un homme que Dieu est son père et que lui est fils de Dieu, on exprime évidemment une plus grande familiarité que lorsqu'on dit qu'il est ami de Dieu. Toutefois, dans la notion de paternité-filiation se trouve incluse une relation de supériorité, puisqu'un père, comme tel, est supérieur à son fils. Ce n'est pas le cas dans la notion d'amitié. L'amitié indique une affection entre égaux. Ainsi donc, l'idée d'amitié entre Dieu et l'homme exprime mieux la condescendance de Dieu qui s'abaisse au point de traiter l'homme presque d'égal à égal. C'est là le nouvel élément caractéristique que nous trouvons dans les textes où Dieu se présente comme "ami" de l'homme.

En ce qui concerne la manière concrète avec laquelle, dans sa manifestation à l'homme, Dieu s'entretient avec lui comme un ami, remarquons d'abord que dans le Christ "sont apparues la bienveillance et l'humanité de Dieu, notre Sauveur". De là vient sa manière si profondément humaine de se comporter avec les hommes : dans les saints Évangiles, il va jusqu'à se faire l'ami des pécheurs et des publicains. Une autre forme de condescendance se trouve dans la manière dont Dieu a "inspiré" des écrivains humains, afin de parler dans la sainte Écriture en termes parfaitement humains.

La Parole de Dieu et l'humanité, p. 40-42.

L'UNITE DE LA PERSONNE, CONDITION DE L'UNITE ENTRE LES HOMMES

Tout ce qui constitue la personne humaine repose sur l'unité indivisible d'un organisme dans lequel corps, âme, esprit forment un tout. La désagrégation d'un de ces éléments, la raison par exemple, provoque un désordre qui touche l'indivisibilité de l'être.

Pour atteindre et maintenir l'équilibre de la personne, il faut une constante recherche d'unité : accorder la pensée avec les actes. Cet équilibre s'acquiert dans la mesure où nous voulons, en des démarches successives, être conséquents avec le meilleur et aussi le plus intérieur de nous-mêmes.

Pour le chrétien, accorder ses actes avec la pensée du Christ qui vit au dedans de lui, être conséquent avec sa foi, tel est le chemin d'unité.

Toute recherche d'unité entre les hommes implique d'abord que l'on fasse en soi même cette unité. Ce serait mettre la charrue avant les bœufs que de vouloir inverser cet ordre. Mais, dans la mesure où l'unité intérieure fait reculer la désagrégation qui chaque jour nous menace, il devient alors possible de travailler à l'unité entre les hommes, et d'attendre avec ardeur l'unité visible de tous les chrétiens en une seule Eglise.

L'unité entre chrétiens suppose donc que nous soyons d'accord sur ce préalable de l'unité de notre propre personne. On n'entame pas impunément cette unité-là...

Rien ne servirait pourtant de se cacher que l'unité de la personne a été détruite par le « Séparateur », le Diable. L'homme marqué primitivement et en son origine, par un rapport d'unité avec Dieu, portait en lui, à la perfection, l'image de l'unité, l'image de Dieu. Et chaque homme, désormais, consciemment ou non, est à la recherche de cette unité perdue.

Divisé en lui-même, l'homme l'est aussi par rapport à son prochain. A cause de l'absence d'unité de sa personne, monte bien souvent, des profondeurs de lui-même, le besoin de s'affirmer contre autrui, de séparer ce qui doit être uni. C'est ainsi que s'opposent les chrétiens eux-mêmes, fils d'un même Père, et cela avec parfois les bonnes raisons d'une bonne conscience confessionnelle !

Mais la vocation à l'unité des chrétiens vient transformer notre condition d'hommes soumis à la désagrégation.

Certes l'unité des chrétiens ne possède pas de fin en elle-même. Ce sera, il est vrai, une grande et joyeuse réalité que de nous retrouver ensemble pour pouvoir louer ensemble le même Dieu. Et ce sera vraiment la joie du ciel descendue sur la terre que ce jour de notre réunion visible dans une seule Eglise ! Et pourtant, là n'est pas le but immédiat. Présentement, l'essentiel c'est de rendre vraie l'ultime prière du Christ. Pressentant nos divisions et sachant bien que l'abîme de notre cœur d'homme serait attiré par les oppositions et les divisions, le Christ prie son Père, et avant de s'en aller il demande : « qu'ils soient UN pour que le monde croie ».

L'unité, espérance de vie, PP 19-21...23

LE SCANDALE DU CHRIST DIVISÉ

Un jour, sous la pression de la prière, l'Unité totale, c'est-à-dire visible, du Corps du Christ sortira victorieuse de l'effroyable scandale de la division chrétienne. Pour que ce jour vienne, il faut une prière universelle, ardente, anxieuse, ininterrompue.

Comment serait-elle ainsi la prière de tous les chrétiens pour l'Unité, si tous, catholiques et non-Catholiques, n'ont pas réalisé au fond de leur âme ce que comporte d'effrayant le scandale de leurs séparations aux regards des incroyants qui cherchent, des athées qui se moquent, des païens hésitants et déroutés en face de missionnaires souvent héroïques mais divisés jusqu'à l'opposition, du monde moderne désemparé, dont la vie exubérante et désordonnée appelle obscurément le message évangélique de l'Amour, seul capable de l'organiser dans l'harmonie de la paix !

L'humanité en péril de mort s'arrête anxieuse devant les chrétiens divisés offrant à ses regards incertains le spectacle d'un Christ apparemment "brisé". Si nous remontons en arrière, pourrions-nous ne pas constater que les "siècles de fer" ont coïncidé avec la séparation de l'Orient consommée en 1054, et que la Renaissance païenne a coïncidé avec la séparation du protestantisme et celle de l'anglicanisme ? Et la persistance millénaire ou plusieurs fois séculaire, de ces brisures aurait-elle pu se maintenir si avaient surabondé la prière et la charité de tous les chrétiens ?

Nous autres catholiques, nous devrions plus que quiconque ressentir le poids de la douleur du scandale donné au monde par la division de la chrétienté, et marcher en tête sur le chemin de la charité compréhensive, et expiatrice, par l'humilité, la prière et la pénitence. Seule la souffrance de la désunion peut ouvrir les cœurs de tous les chrétiens et les rendre attentifs à la douleur cachée dans la prière que leur Christ faisait à son Père, au soir de la sainte Cène : "Je te prie pour ceux qui croiront en moi, pour que tous soient un, comme toi, mon Père, tu es en moi et moi en toi, pour que, eux aussi, ils soient un en nous, afin que le monde croie que tu m'as envoyé". Sa prière doit descendre de ce soir lointain en chacune de nos âmes pour qu'il la redise en nous, car il est l'Éternel toujours vivant.

Œcuménisme spirituel, p. 95-96.

SAINT FRANÇOIS DE SALES

LES PAUVRES SONT ÉVANGÉLISÉS

Il est vrai que notre cher Sauveur et Maître était bien venu pour enseigner aux grands et petits, doctes et ignorants, néanmoins on l'a quasi toujours trouvé parmi les pauvres et simples. Ô que l'Esprit de Dieu est différent de celui du monde qui ne fait état que de ce qui paraît et qui a de l'éclat ! Les anciens philosophes ne voulaient recevoir en leurs écoles que ceux qui avaient un bel esprit et un bon jugement ; s'ils ne les rencontraient pas tels ils disaient librement : "Ce n'est pas là un tableau propre pour mon pinceau". Mais l'Esprit de Dieu fait tout le contraire ; il rejette les superbes et converse avec les humbles, et notre Seigneur met ceci au nombre des miracles : "Dites à Jean que les pauvres sont évangélisés".

Je vous raconterai volontiers un bel exemple qui se trouve en la vie du grand saint Ephrem ; je le dis grand non seulement parce qu'il fut diacre de deux illustres Docteurs de l'Église, mais aussi parce qu'il fut grand Docteur lui-même, ayant écrit des choses infiniment belles qui causent une merveilleuse suavité à ceux qui les lisent. Ce grand Saint donc fut élevé fort soigneusement dès son enfance et nourri presque dès ses premières années en la vie érémitique. Après avoir demeuré déjà longuement dans les déserts, il fut un jour inspiré de Dieu de venir à Édesse, qui était sa propre ville ; et lui qui avait exposé son cœur devant la divine Majesté pour recueillir cette précieuse rosée des inspirations célestes, et qui avait toujours eu une fidélité très grande à les recevoir et à leur obéir, se rendit fort docile à celle-ci.

Il s'achemina donc promptement du côté de la ville. En la voyant, il lui vint en pensée que Dieu ne voulait pas sans quelque bonne raison qu'il y allât et quittât son ermitage. Lors se prosternant soudain à genoux, il fit une prière fort fervente, pour qu'il plût à sa Bonté lui faire la grâce qu'en entrant en cette ville il rencontrât quelqu'un qui lui servît de directeur pour le conduire en la voie de ses volontés. Puis il se leva plein de confiance que le Seigneur l'exaucerait. Étant parvenu à Édesse, il fit rencontre d'une femme débauchée, rencontre qui lui causa une si grande fâcherie qu'il dit en soi-même : "Mon Dieu, je vous avais prié de me faire trouver quelqu'un qui m'enseignât ce que votre bon plaisir requiert de moi, et cependant j'ai rencontré cette misérable". Mais fichant ses yeux sur elle et la regardant fixement par forme de dédain, il s'aperçut qu'elle le regardait aussi avec beaucoup d'attention. Alors, outré de douleur de voir son effronterie il lui demanda : "Pourquoi, misérable, me regardes-tu si attentivement ?" A quoi elle répondit fort judicieusement et doctement : "J'ai quelque raison de te regarder, mais tu n'en as point de me regarder. Ne sais-tu pas que la femme fut tirée de la côte de l'homme ? Partant je regarde le lieu d'où je suis sortie comme celui de mon origine. Mais l'homme fut créé de la terre ; pourquoi donc ne regardes-tu toujours la terre, puisque c'est d'elle que tu as été tiré ?"

Lors ce grand Saint fit un tel cas des enseignements que lui donnait cette misérable femme, que non content de les recevoir humblement, il lui en témoigna même de la gratitude, la remerciant bien fort. Et depuis, il fit une si grande estime de cet enseignement que non seulement il porta toujours les yeux corporels bas et regardant la terre, mais beaucoup plus les yeux intérieurs et spirituels en la considération de son néant, de sa vileté et de son abjection. Si qu'il fit un continuel progrès en la vertu de la très sainte humilité, tout le reste de ses jours.

Le livre des quatre amours, p. 194-197.

POURQUOI ME PERSÉCUTES-TU ?

Paul était encore dans toute sa fureur, dans toute sa férocité, dans tous les frémissements de la colère, dans toute sa soif de sang, et c'est alors que le Christ gagne son cœur ! Le Seigneur n'attend pas que le mal soit calmé, que la maladie soit guérie, que la férocité ait fait place à la douceur. C'est au plus fort de la fureur qu'il le dompte, pour montrer sa puissance, pour faire voir qu'il vient à bout de la plus violente rage et qu'il maîtrise en ce moment même le persécuteur.

"Or il arriva qu'en approchant de Damas, Paul fut environné tout à coup d'une lumière venue du ciel ; renversé à terre, il entendit une voix qui lui disait : "Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ?" La voix ne fut pas la première à retentir, mais une lumière enveloppa tout d'abord Saul. Pourquoi cela ? Pour qu'il prêtât à cette voix une oreille attentive. En effet, on aura beau appeler de tous côtés une personne passionnée pour quelque dessein ou remplie de fureur, elle ne se retournera même pas, absorbée dans le projet qui l'occupe. La lumière environna Paul afin qu'il n'en fût pas ainsi, et que, bien qu'enivré par sa folie d'auparavant, il prête attention à la voix venue du ciel, cette voix qu'il aurait pu ne pas entendre, son esprit ne songeant qu'à ses projets homicides.

"Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ?" Voici un langage qui convient non à quelqu'un qui accuse, mais à quelqu'un qui se justifie ! "Pourquoi me persécutes-tu ?" Quel tort, grand ou petit, as-tu à me reprocher ? En quoi t'aurais-je lésé ? Serait-ce parce que j'ai ressuscité les morts ? Parce que j'ai purifié les lépreux ? Parce que j'ai mis en fuite les démons ? Mais alors il faudrait pour cela m'adorer et non pas me persécuter ! Et pour bien te convaincre que ces mots : "Pourquoi me persécutes-tu ?" conviennent plutôt à quelqu'un qui se justifie, écoute comment le Père, lui aussi, emploie la même tournure de langage lorsqu'il s'adresse aux Juifs : "Mon peuple, demande-t-il, que t'ai-je fait, quelle peine ai-je pu te causer ?"

"Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ?" Te voilà gisant à terre, te voilà enchaîné sans liens. Ne dirait-on pas un maître qui, ayant remis la main sur un esclave coupable de plusieurs tentatives de fuite et de nombreux délits, lui demanderait après l'avoir chargé de fers : "Que veux-tu que je fasse maintenant de toi ? Vois, ton sort est entre mes mains !" De même le Christ, après s'être emparé de Paul et l'avoir renversé à terre, lui adresse ces mots, le voyant saisi de crainte, tremblant et réduit à une complète impuissance : "Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ?" Qu'est devenue à présent cette fureur ? Que sont devenus cette frénésie, ce zèle hors de propos ? À quoi bon tous ces liens et tes perquisitions ? Pourquoi ce sauvage courroux ? Maintenant te voilà sans mouvement et même incapable de voir celui que tu poursuis. Toi qui naguère déployais partout l'activité la plus pressée, tu as maintenant besoin de quelqu'un pour te conduire par la main !"

Voilà donc pourquoi Jésus dit à Saul : "Pourquoi me persécutes-tu ?" C'est pour lui apprendre qu'il avait supporté sa conduite d'antan par condescendance, que sa patience n'était pas de la faiblesse ni son action présente de la cruauté, mais qu'il avait suivi, ici sa miséricorde, et là sa bonté.

LE NOUVEAU MONASTÈRE

Trois personnages sont à l'origine de l'ordre cistercien : saint Robert, saint Albéric et saint Étienne. Quelle fut l'idée génératrice de cette fondation ? Ce fut la conviction que l'on pouvait mener, même alors, une vie monastique sans compromis avec le monde. Cîteaux fut d'abord appelé le "Nouveau monastère" : ce nom symbolisait la différence qui le distinguait des monastères déjà anciens ; la ferveur de leurs Abbés et de leurs religieux ainsi que le prestige qu'ils s'étaient attirés, leur avait valu, même dans le domaine matériel, une prospérité par suite de laquelle ils se trouvaient plus ou moins engagés dans le temporel. Les Pères de Cîteaux voulurent en être dégagés. En cette période où Cluny atteignait l'apogée de sa régularité et de son rayonnement, ils réagirent contre une évolution dont ils avaient été les témoins à Molesme, et qui conduisait de la prospérité au relâchement. Celui-ci n'était point une décadence, mais dans le monachisme traditionnel, les obligations provenant des observances fondamentales s'étaient peu à peu détendues, élargies. Pour leur restituer leur vigueur, il fallait revenir à la solitude et à la pauvreté. Cîteaux se rattache à tout le mouvement érémitique, non en ce sens qu'on y ait cherché comme en Chartreuse la solitude personnelle, mais en ce sens qu'on voulut y être séparé du monde, éloigné des groupements humains. Toute possibilité d'érémisme n'était pas exclue, et l'on en connaîtra des cas ; mais on voulait vivre en commun, et plus d'un auteur fera bientôt l'éloge, parfois la théorie de cette "*unanimité*".

Le motif invoqué pour justifier cette conduite fut la volonté de vivre conformément aux sources authentiques. La première était la Règle de Saint Benoît, puisqu'il s'agissait d'une institution monastique. Cet attachement à la Règle était commun à tout le monachisme : Pierre le Vénérable disait que Cluny en gardait la "rectitude". Les fondateurs de Cîteaux voulaient pratiquer la Règle, non pas "à la lettre", mais mieux et davantage qu'on le faisait à Molesme, d'une façon "pure", "simple", "stricte" et "parfaite". Ils voulaient restaurer la pureté de l'idéal, cette "*pureté monastique*" qui est le but de la Règle, et n'employer pour y parvenir aucun autre moyen que celle-ci. Saint Bernard, sur ce point encore, devait en faire la théorie : c'était l'aspiration de tous. Au-delà de la lettre, et parfois en s'en écartant, les cisterciens retrouvaient l'esprit de la Règle ; ils estimaient que les observances principales qu'elle prescrit conduisaient à la perfection de la charité.

Histoire de la spiritualité chrétienne, tome 2, p. 234 & s.

SAINT EPHREM DE NISIBE

J'ACCORDE MA LYRE

La Vierge m'invite à chanter le mystère que je contemple avec admiration. Fils de Dieu, donne-moi ton admirable don, fais que j'accorde ma lyre et que je peigne l'image toute belle de ta Mère bien-aimée.

La Vierge Marie enfante son Fils dans la virginité, elle allaite celui qui nourrit les nations, en son chaste sein elle porte celui qui soutient l'univers. Elle est vierge, elle est Mère, que n'est-elle pas ?

Sainte de corps et toute belle d'âme, pure d'esprit, droite d'intelligence, parfaite de sentiments, chaste, fidèle, pure de cœur, éprouvée, elle est remplie de toutes les vertus.

Qu'en Marie se réjouisse toute la race des vierges, car l'une d'entre elles a enfanté celui qui soutient toute la création, celui qui a délivré le genre humain, gémissant dans la servitude.

Qu'en Marie se réjouisse le vieil Adam, blessé par le serpent. Que les prêtres se réjouissent en la Vierge bénie : elle a mis au monde le grand prêtre qui s'est fait lui-même victime. Il a mis fin aux sacrifices anciens, s'étant fait la victime qui apaise le Père.

Qu'en Marie se réjouisse toute la suite des prophètes ! En elle se sont accompli toutes leurs visions, se sont réalisées leurs prophéties, se sont confirmés leurs oracles.

Qu'en Marie se réjouisse toute la suite des patriarches ! De même qu'elle a reçu la bénédiction qui leur était promise, de même, en son Fils, elle les a rendus parfaits. Par lui, en effet, voyants, justes et prêtres se sont trouvés justifiés.

Au lieu du fruit amer cueilli par Ève à l'arbre fatal, Marie a donné aux hommes un fruit plein de douceur. Et voici que le monde entier se délecte du fruit de Marie. L'arbre de vie, caché au milieu du paradis, a grandi en Marie. Sorti d'elle, il a étendu son ombre sur l'univers et a répandu ses fruits sur les peuples les plus lointains comme sur les plus proches. Marie a tissé un vêtement de gloire et l'a donné à notre premier père.

Ève et le serpent avaient creusé un piège : Adam y était tombé ; Marie et son royal enfant se sont penchés sur lui et l'ont retiré de l'abîme. La vigne virginale a donné une grappe dont le vin savoureux rend la joie aux affligés. Ève et Adam dans leur angoisse ont goûté à ce breuvage de vie et ils y ont trouvé l'apaisement de toute leur douleur.

Sermon 2 sur la Mère de Dieu. CSCO 363-364, p. 39-42